

ESSAI MÉDICAL

N° 69.

SUR

LA PLIQUE POLONAISE;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de médecine de Paris,
le 30 mars 1827, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine ;*

PAR ALEXANDRE-ANTOINE LE BRUN (Polonais),

Maître en médecine et chirurgie de l'Université royale de Varsovie.

Pour étudier et pratiquer convenablement la médecine,
il faut y mettre de l'importance; et pour y mettre une
importance véritable, il faut y croire.

CABANIS, du Degré de certitude de la médecine.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 15.

1827.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.

MESSIEURS

Anatomie.....	CRUVEILHIER.
Physiologie.....	DUMÉRIL, <i>Examineur.</i>
Chimie médicale.....	ORFILA, <i>Président.</i>
Physique médicale.....	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale.....	CLARION.
Pharmacologie.....	GUILBERT.
Hygiène.....	BERTIN.
Pathologie chirurgicale.....	{ MARJOLIN.
	{ ROUX.
Pathologie médicale.....	{ FIZEAU.
	{ FOUQUIER.
Opérations et appareils.....	RICHERAND, <i>Examineur.</i>
Thérapeutique et matière médicale.....	ALIBERT.
Médecine légale.....	ADELON, <i>Examineur.</i>
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés.....	DÉSORMEAUX.
Clinique médicale.....	{ CAYOL.
	{ CHOMEL.
	{ LANDRÉ-BEAUVAIS.
	{ RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale.....	{ BOUGON.
	{ BOYER, <i>Suppléant.</i>
	{ DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens.....	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT,
LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

MESSIEURS

ANDRAL.
ARVERS.
BAUDELOQUE.
BOUVIER.
BRESCHET, *Examineur.*
CLOQUET (Hippolyte).
CLOQUET (Jules).
DANCE.
DEVERGIE, *Examineur.*
DUBOIS.
GAULTIER DE CLAUERY.
GÉRARDIN.

MESSIEURS

GIBERT.
GERDY.
KERGARADÉC.
LISFRANC.
MAISONABE.
PARENT DU CHATELET.
PAYET DE COURTEILLE.
RATHEAU.
RICHARD.
ROCHOUX.
VELPEAU.
RULLIER.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MESSIEURS

LES PROFESSEURS

DE LA

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

HOMMAGE DE RESPECT

ET

RECONNAISSANCE ÉTERNELE,

POUR L'INSTRUCTION QU'ILS M'ONT MIS A MÊME DE PUISER AU
SEIN DE CETTE ÉCOLE.

A.-A. LE BRUN.

AVANT-PROPOS.

D'UNE part , le défaut d'expérience ; de l'autre , des opinions théoriques souvent opposées les unes aux autres , quoique puisées dans les auteurs d'un égal mérite , mettent ordinairement un jeune médecin dans un embarras extrême , lorsqu'il doit signaler son entrée dans la carrière par une Dissertation inaugurale. Il se voit donc presque toujours réduit à analyser ce qui a déjà été fait et dit avant lui. Voulant cependant éviter, autant que possible, dans cette circonstance, le rôle de simple copiste ; nous avons choisi pour sujet de notre Thèse une maladie peu connue en France , et qui règne presque exclusivement dans notre pays. Je veux parler de la *plique polonaise*.

Nous ne chercherons pas à éclaircir tous les points obscurs de cette maladie ; les cas qui se sont présentés à notre observation ne nous paraissent pas pour cela assez nombreux. Mais, comme la plique polonaise est une maladie endémique , et exige par conséquent des connaissances plus exactes sur les localités du pays où elle a son principal foyer, nous croyons que , né et élevé en Pologne, nous serons plus à même de répandre quelque jour sur l'histoire de cette affection. Peut-être pourrons nous encore ajouter à notre essai un peu d'intérêt , en y rapportant les idées les plus récentes sur cette maladie émises par les praticiens les plus distingués de notre pays, lesquels, se trouvant à la source du mal,

ont dû nécessairement arriver à des connaissances plus positives sur sa nature.

Voici la marche que nous nous proposons de suivre dans ce travail. Nous nous bornerons, dans le premier chapitre, à tracer un tableau rapide de l'histoire et de la littérature de la plique; puis, avant d'aborder la maladie elle-même, nous jetterons un coup-d'œil sur la structure et les fonctions des organes qui en sont constamment atteints. Après avoir conclu de ce que nous aurons dit quels sont les genres d'altération que ces organes peuvent subir, nous exposerons dans le chapitre suivant tout ce que le plus grand nombre des faits et l'observation la plus exacte ont appris sur ce sujet. Eclairés ainsi des flambeaux de l'anatomie, de la physiologie et de l'expérience, nous tâcherons de réduire à leur propre valeur les opinions diverses émises sur les causes et la nature de la plique, et nous ferons connaître celles qui nous paraissent les plus probables; enfin, nous proposerons le traitement prophylactique le plus convenable, et nous indiquerons les règles à suivre pour la guérison de cette maladie.

Qu'il me soit permis, avant d'entrer en matière, de m'acquitter du devoir de la reconnaissance, et d'adresser mes remerciemens à MM. *Hoffmann*, *Woyde*, *Tomorowicz*, docteurs et professeurs à l'Université royale de Varsovie, ainsi qu'à mon collègue et ami M. le docteur *J. Frey*, pour la bienveillance avec laquelle ils m'ont communiqué quelques matériaux relatifs au sujet dont il s'agit.

Étranger à la langue dans laquelle j'ai écrit cette Dissertation, je réclame, sous le rapport du style et de la construction, toute l'indulgence de mes juges et de mes lecteurs.

ESSAI MÉDICAL

SUR

LA PLIQUE POLONAISE.

CHAPITRE PREMIER.

Aperçu historique et littéraire sur la plique polonaise.

LE premier document scientifique certain sur cette maladie ne remonte qu'à l'année 1599, époque à laquelle *Laurent Starnigel*, recteur de l'Académie de Zamosé, s'était adressé aux médecins de l'université de Pavie pour demander leur avis sur la *plique*, qu'il regardait comme une maladie nouvelle (1). *Hercule de Saxonie* (2) et *Thomas Minardous* (3), dans la réponse qu'ils firent à cette demande, affirmèrent que la *plique* était une maladie très-ancienne, connue depuis long-temps en Hollande, en Alsace, et dans les pays qui bordent le Rhin; que son

(1) *Epistolæ ad Medicos Patavinos*, ann. 1599.

(2) *De Plica quam Poloni Gozdziec, Roxolani Koltun* vocant. Patavii, 1600.

(3) *Tractatus de corp. humani. Turpitudinibus*. Patav., 1600. — *Haller*, *Biblioth. med. Pract.*, vol. II, p. 255.

origine même se perdait dans l'antiquité la plus reculée, car elle paraît avoir suggéré aux poètes les fictions de la tête de Méduse et des Furies.

Les écrits antérieurs à cette époque ne font aucune mention de la *plique*. Ainsi *Herbustus*, qui décrit dans ses chroniques (1) toutes les maladies connues dans ce temps en Pologne, garde un profond silence sur la *plique* et sur toute affection semblable. Néanmoins le plus grand nombre d'écrivains s'accorde à envisager l'époque de la troisième invasion des Tartares dans la Pologne, qui eut lieu en 1285, sous le règne de *Leszek le Noir*, comme celle de la première apparition de cette maladie (2). Mais les causes de son développement sont complètement inconnues, et il serait superflu de rapporter ici toutes les fables imaginées à cet égard, qu'on trouvera d'ailleurs dans les ouvrages mentionnés.

Les écrivains du dix-septième siècle ont exercé leurs esprits à émettre sur la nature de la *plique* des opinions très-hypothétiques et souvent bizarres. *Posthumus* (3), *Gehler* (4), *Cousinot* (5), *Agricola* (6), *Zeidler* (7), *Schultz* (8), *Rolfink* (9), *Cressius* (10), *Winceler* (11), et plusieurs autres sont de ce nombre. Nous ne pouvons

(1) *Historiæ poloniæ compendiosa descriptio*. Basileæ, ann. 1448.

(2) *Duglossi*, *Hist. pol.* Lips. 1711, t. VII, p. 849. — *Cromer*, *De origine et rebus gestis Poloniæ*. Basil. 1558, p. 263. — *Joach. Pistorius*, *Florus polonicus*, etc. Francoforti, 1679, p. 99. — *Solignac*, *Geschichte von Pohlen*. Halæ, 1763.

(3) *Diss. in quâ novæ Pokutiensis luis natura examinatur*, 1600.

(4) *Diss. de plicâ polonicâ*. Basil., 1601.

(5) *Ergo plica epidemica polonis*. Paris, 1606.

(6) *Diss. de Helotide*. Basil., 1615.

(7) *Diss. de plicâ pol.* Lips., 1623.

(8) *Idem*. Lugduni-Batav., 1648.

(9) *Idem*. Jenæ, 1658.

(10) *Idem*. Heidel., 1682.

(11) *Diss. de plicâ germanicâ*. Heidelb., 1682.

passer sous silence la fameuse dispute littéraire qui s'éleva au milieu de ce siècle entre *Davidson*, connu sous le nom de *Théophraste Plicomastix* (1), et *Fortunatus Plempeius* (2), professeurs à l'université de Louvin. Le premier voulait rayer la *plique* de la liste des maladies, prétendant qu'elle avait pris naissance dans le cerveau de quelques femmes superstitieuses, et qu'elle avait son principe et sa cause dans la négligence des soins de propreté; le second était le détracteur le plus ardent de cette opinion. Pour les détails de cette lutte littéraire nous renvoyons aux mémoires de M. *Gasc* sur la *plique* (3).

Gehema (4) se distingue déjà des autres écrivains du même siècle par des idées plus rationnelles sur la *plique*; mais ce n'est que dans le siècle suivant qu'on a commencé à raisonner sur cette maladie, d'après des faits plus positifs; et c'est dans ce même esprit qu'ont écrit sur la *plique* *Bonfiglius* (5), *Michalowski* (6), *Erndtel* (7), *Schulze* (8), *Vicat* (9), *Bæsius* (10), *Brera* (11) et *Gilibert* (12). Ce sont surtout les recherches et les belles observations de *La Fontaine*, premier médecin du dernier roi de Pologne, qui ont sensiblement contribué à répandre

(1) Theophrasti veridici. *Scoti*, doctoris medici, Plicomastix, seu plicæ è numero morborum *Apospasma*. Dantisci, ann. 1668.

(2) Tractatus de morbis capillorum et unguium de Tricis seu Trichomate quam Plicam vocant.

(3) Mémoires de la société de médecine de Paris, 1817. — Biblioth. méd. t. 57.

(4) De morbo vulgo dicto plica polonica. Hamb., 1683; et Acta Emd. Lips., 1685.

(5) Tract. med. phys. de plicâ pol. Uratislaviæ, 1712. Cracov., 1720.

(6) Kalendarz polski Kraków, 1721. (Almanach polonais. Cracovie.)

(7) Varsavia physice illustrata. Dresd., 1730.

(8) Krankheiten in Pohlen und Lithauen, 1754.

(9) Mémoires sur la plique pol. Lausanne, 1775.

(10) Diss. de plicâ pol. Jenæ, 1787.

(11) Sylloge opusculorum ad praxim præcipue med. spect. Pav., 1798.

(12) Adversar med. pract. prima, sive Annat Clin, etc. Lyon, 1791.

des notions plus exactes sur la *plique* (1). Ses mémoires, traduits en plusieurs langues, ont été le guide de beaucoup de médecins, qui, après lui, ont donné des descriptions de cette maladie.

A l'époque des dernières campagnes de la Russie, qui avaient fourni aux médecins français l'occasion de passer par la Pologne, et d'y observer la *plique*, nous avons vu renaître une discussion semblable à celle qui avait eu lieu au dix-septième siècle entre *Davidson* et *Plempeius*. Si nous n'avons fait que mentionner la première, celle-ci fera par la suite l'objet d'un examen tout particulier, et on peut juger d'avance de son importance, quand on saura que ce sont MM. *Boyer* (2), *Larrey* (3), *Roussille-Chamseru* (4), *Gasc* (5), et surtout M. le docteur *Wolff* (6), un des praticiens les plus célèbres de la Pologne, qui, appuyés de leur expérience, sont venus défendre les opinions de *Davidson*. Tous les argumens qui ont conduits ces médecins à envisager la *plique* comme une maladie imaginaire se trouvent recueillis et fortifiés par de nouvelles preuves dans les mémoires cités de M. *Gasc*, qui lui ont valu le prix de la société de médecine de Paris, fondé par M. *Roussille-Chamseru* lui-même. Nous aurons occasion de revenir souvent sur le travail de M. *Gasc*, sans doute le plus complet dans son genre.

Nous ne saurions passer sous silence les traités importants sur la *plique*, qui se trouvent dans les intéressans ouvrages de M. le professeur *Alibert*, ni le bel article sur cette maladie inséré dans le Dictionnaire des sciences médicales, par M. *Jourdan*. Ce médecin, qui a observé la *plique* dans les contrées qui lui sont propres, n'est pas le seul

(1) Chirurg. med. Abhandlunge verchiedenen Inhalts Pohlen betraeffend. Breslau, 1792.

(2) Journal de méd. chir. phar., t. 15, 1808.

(3) Mémoires de chirurgie militaire, t. III et IV.

(4) Recueil périodique de la Société de médecine, 1807.

(5) Mémoires cités ci-dessus.

(6) Journal der praktischen Heilkunde, von C. W. Hufeland, 1815 März.

qui combatte avantageusement les opinions des auteurs qui attribuent la plique à l'ignorance des médecins, ainsi qu'à la superstition et la malpropreté des habitans de la Pologne. En effet, beaucoup de médecins d'un grand mérite se rangent du même avis ; et tous, en émettant, il est vrai, des opinions diverses sur les causes et la nature de la plique, s'accordent à la regarder comme une maladie réelle qui mérite de fixer toute l'attention des hommes de l'art. Nous citerons ici parmi les médecins allemands et polonais, *Wolfram* (1), *Schlægel* (2), *Hecker* (3), *J. Frank* (4), *Richter* (5), *Hartmann* (6), et surtout M. *Hoffmann*, professeur à l'Université royale de Varsovie, qui vient tout récemment de publier un mémoire des plus intéressans sur la plique (7) ; ainsi que MM. *Czekierski* et *F. Brandt*, tous deux praticiens célèbres de notre capitale, dont les idées sur la plique, basées sur une longue et nombreuse expérience, verront incessamment le jour dans les mémoires de la société de médecine de Varsovie, à laquelle elles ont été présentées. Nous rapporterons ici les principales de ces idées.

Suivant les diverses opinions qu'on s'était formées sur l'origine et la nature de la plique, on lui a aussi donné des dénominations diverses. Ainsi nous la trouvons décrite dans les auteurs sous les noms de *trichoma*, *helotis*, *morbus scirrhorum*, *tricæ scrophorum*, *lues sarmatica*,

(1) Versuch ueber die hoechstwahrscheinlichen Ursachen und Entstehung des Weichselzopfs. Bresl., 1804.

(2) Ueber die Ursachen des Weichselz. der Menschen und Thiere, etc. Jen. 1806.

(3) Gedanken ueber die Natur und die Ursachen des Weichselz. Bresl., 1813.

(4) Diss. de la plique polonaise. Vilna, 1815 ; et Praxeos med. gener. præcept. Lipsiæ, 1815,

(5) Specielle Therapie, t. 3. Berlin, 1823.

(6) Kritische Untersuhung ueber des Weichselzopfs. Jour. der Prakt. Heilk. von Huffeland, 1819.

(7) Beschreibung des Weichselzopfs. Auffindung der Ursachen welche zu dessen Entstehung Gelegenheit geben, etc. Varschau, 1826.

lues pokutiensis, etc. etc. En Pologne on l'appelle *gozdziec*, et plus ordinairement encore *koltun*; de là *Richter* la désigne sous le nom de *lues coltunica*. Les dénominations polonaises ont été évidemment dérivées des mots *gozdz*, (qui veut dire clou) et *kol*, *kolek* (qui signifie pieu). Il semblerait, d'après cette étymologie, qu'on a cru trouver de la ressemblance entre le caractère des douleurs qui accompagnent la plique et celles que provoqueraient un clou ou un pieu enfoncés dans l'intérieur de nos tissus.

La dénomination latine de *plica* (*plique*) est la plus commune, et sans doute la plus convenable, car elle renferme en elle le caractère essentiel de la maladie. Et en effet, avant que l'examen ultérieur ne vienne nous éclairer sur la nature et les variétés de cette maladie, nous ne saurions en donner une définition plus générale, qu'en disant qu'elle consiste dans un entrelacement des cheveux difficile ou impossible à démêler par les procédés ordinaires.

CHAPITRE II.

Considérations sur le système pileux, propres à éclairer la nature de la plique.

Pour arriver à des notions plus positives sur une maladie, il faut savoir quels sont les organes qui en sont atteints; pour pouvoir espérer d'en mieux apprécier la nature, il faut avoir des connaissances exactes sur la structure et les fonctions de ces organes. Sous ce rapport si important, nos connaissances sur la plique doivent être plus avancées, et elles le sont en effet, que sur une grande quantité d'autres maladies, parmi lesquelles on peut citer la vaste classe des maladies nerveuses.

Les travaux de *Haller*, *Bichat*, *Gaultier*, de MM. *Portal*, *Cuvier* et de *Blainville*, ont jeté un grand jour sur l'organisation et les usages du système pileux. Nous en emprunterons les principaux résultats,

qui nous conduiront à prévoir d'avance les genres d'altération dont ce système est susceptible.

L'enveloppe extérieure, servant de base dans laquelle les radicules des poils sont implantées, doit d'abord être prise en considération. Elle est composée de plusieurs couches superposées les unes aux autres, dont cinq sont faciles à distinguer; ce sont, en allant du dedans en dehors, le derme, le réseau vasculaire, le pigmentum, le corps papillaire, formé, à ce qu'il paraît, par les extrémités des nerfs; enfin, l'épiderme ou la surpeau.

La couche dermoïde renferme dans son épaisseur deux sortes d'organes folliculaires; les premiers, qu'on appelle aussi *cryptes*, sont composés de deux enveloppes, l'une extérieure fibreuse; l'autre interne, dans laquelle viennent se perdre les dernières ramifications des vaisseaux sanguins et des nerfs. D'après cette organisation, cette dernière membrane paraît être évidemment destinée à sécréter le fluide contenu dans le crypte, et qui, en sortant par son ouverture supérieure, se répand sur la surface de la peau. Le produit de cette sécrétion, élaboré dans les cryptes du cuir chevelu, est plus onctueux que celui qui est versé à la surface des autres régions de la peau; le toucher nous en fournit une preuve. La seconde espèce d'organes folliculaires contenus dans le derme constitue les bulbes des cheveux, semés en quantité innombrable, surtout dans le derme du cuir chevelu. La structure de ces bulbes présente la plus grande ressemblance avec l'espèce de follicules que nous venons de décrire, mais le produit de la sécrétion qui s'y opère diffère essentiellement de celui des cryptes; c'est une substance pulpeuse sécrétée par la membrane interne des bulbes qui se dépose dans son intérieur. On ne saurait douter que la production des cheveux, dont les bulbes représentent la racine, ne soit très-étroitement liée avec celle de la substance pulpeuse dont nous venons de parler; il serait même assez juste de penser que les cheveux ne fussent que des portions mortes de la pulpe poussées au dehors, si sa mollesse ne contrastait point avec la consistance propre aux cheveux. On est donc très-tenté de croire que la face vasculaire du bulbe produit

encore une autre substance plus dure et extérieure à la substance pulpeuse, sur laquelle elle s'applique à mesure qu'elle paraît au dehors. Ceci semble d'autant plus probable, que les argumens de *Bichat* prouvent positivement que cette enveloppe extérieure des cheveux ne saurait être formée par l'épiderme aminci, comme l'ont prétendu plusieurs anatomistes. Quoi qu'il en soit, il n'en reste pas moins vrai et moins important pour nous que cette production est en grande partie due à la pulpe; que, par conséquent, l'état morbide dans lequel celle-ci pourrait se trouver doit entraîner nécessairement une altération de la structure des cheveux.

Les caractères physiques des poils et des cheveux en particulier méritent de nous arrêter un instant. Observons d'abord que leur surface extérieure n'est point lisse, mais hérissée dans toute son étendue de petites aspérités, quelquefois sensibles au toucher, dans les cheveux roux, par exemple. L'expérience suivante de *Fourcroy*, toute simple qu'elle est, démontre en même temps et l'existence de ces aspérités, et leur disposition. Si l'on saisit un cheveu entre le pouce et l'index, et qu'on fasse glisser alternativement l'un sur l'autre dans le sens de la longueur du cheveu, on verra que, quelque soit d'ailleurs sa position, son mouvement sera toujours dirigé de la pointe vers la racine, ce qui prouve que toutes ces aspérités sont dirigées vers la pointe du cheveu, ce qui s'oppose à sa progression dans ce sens. Nul doute que l'entrelacement des cheveux, déjà favorisé par leur finesse et leur rapprochement, ne le soit encore d'avantage par la propriété que nous venons de leur reconnaître, surtout s'ils se trouvent mêlés à cause de défaut de soins convenables, ou exposés à une compression plus ou moins longue par quelque appareil extérieur. Remarquons bien cet état des cheveux, auquel les disposent leurs propriétés physiques, pour ne point le confondre avec celui qui sera le résultat des changemens survenus dans leurs propriétés vitales.

Ces propriétés vitales existent dans le système pileux, on n'en saurait douter. L'accroissement seul des poils suffit pour les reconnaître. Mais c'est surtout dans les bulbes des cheveux que ces propriétés vi-

tales existent manifestement, et au même degré que dans les autres organes sécréteurs, auxquels les bulbes des cheveux peuvent être surement comparés, quand on a égard à leur structure et à leurs fonctions. Or, de même que ces organes sécréteurs, les bulbes des cheveux peuvent être stimulés par des causes morbides susceptibles de changer leur mode de vitalité et d'altérer dans sa nature le produit de leur sécrétion, savoir, la pulpe et les cheveux qui en dépendent.

Nous pouvons donc conclure, d'après ce que nous venons de dire, que le système pileux peut subir deux genres d'altérations bien différens : le premier, physique ou mécanique ; le second, essentiellement vital.

M. *Vauquelin* s'est beaucoup occupé de l'analyse des cheveux sains et piqués, et il a cherché à déterminer les causes de leurs colorations variées. Les résultats de ses beaux travaux ne nous paraissant jeter aucun jour sur la nature de la plique ; nous croyons pouvoir nous abstenir de les faire connaître ici.

CHAPITRE III.

Notions sur la plique, fournies par l'observation.

Nous allons consacrer ce chapitre à la simple énumération de ce que l'observation la plus impartiale nous a appris de plus positif sur la plique. Ce sera donc un exposé de faits que nous allons faire sans chercher d'abord à les apprécier.

C'est dans la Pologne, en y comprenant les vastes provinces qui jadis étaient de son domaine, que la plique s'observe presque exclusivement ; de là l'épithète de *polonaise* qui lui a été généralement accordée. Cependant plusieurs médecins assurent l'avoir rencontrée en Allemagne, en Hongrie, en Hollande, et même en Italie et en France.

Quoiqu'en dise de *La Fontaine*, il n'est pas suffisamment démontré que les enfans nés de parens atteints de cette maladie viennent quelquefois au monde avec des cheveux piqués ; d'ailleurs, l'âge, le sexe,

ont très-peu d'influence sur le développement de la plique. On a cependant remarqué que les enfans en bas âge y sont moins exposés que les hommes, et les hommes moins que les femmes. Les habitans des campagnes et les gens du peuple sont ceux qui en offrent les exemples les plus fréquens. Cette maladie est rare parmi les personnes aisées. L'influence de la saison sur la manifestation de la plique n'a pas pu être déterminée jusqu'à présent.

On a observé que cette maladie se déclarait aussi parmi les animaux domestiques, comme les chiens, les chevaux, les bœufs, même les loups et les renards. MM. *Alibert, Chamseru, Huzard, etc.*, en ont rapporté des exemples.

L'observation de la plique est venue pleinement confirmer ce que l'anatomie et la physiologie du système pileux faisait prévoir d'avance ; c'est-à-dire, son altération physique et vitale. En effet, elle a prouvé jusqu'à l'évidence que la plique s'y rencontre dans deux états bien distincts l'un de l'autre, dont le premier, constamment précédé de certains symptômes généraux, doit être considéré comme résultat d'une maladie générale ; le second, au contraire, qui n'est devancé d'aucun symptôme général préliminaire, et toujours dû à quelque agent mécanique changeant la disposition physique des cheveux, ne saurait être envisagé que comme une altération purement locale. De là cette grande et si importante distinction de la plique en *vraie*, qui constitue une véritable maladie, et en *fausse*, qui n'en prend que les apparences extérieures. Prouvons la réalité de cette proposition.

Il n'est point étonnant que plusieurs médecins, en lisant les descriptions de la plique, surchargées d'une quantité innombrable de symptômes, l'aient regardée comme un Protée susceptible de se présenter sous toutes les formes imaginables. Un examen attentif de ces descriptions nous fait voir que leurs auteurs ont rapporté les symptômes de la maladie sans avoir égard à l'ordre de leur succession, qu'ils n'ont point distingué les accidens dûs à la section prématurée des cheveux, de ceux qui se présentent pendant la marche ordinaire de la maladie ; et qu'enfin ils se sont laissé induire en erreur par des complications d'autres maladies avec la plique, qui en ont masqué les

symptômes précurseurs. Aussi est-on frappé, en lisant les descriptions de la plique, faites par les observateurs modernes, de les voir dégagées de ces tableaux hideux, et de voir les symptômes de la vraie plique réduits à un groupe de phénomènes simples et constans. Voici la marche de la vraie plique à l'état de sa plus grande simplicité.

La maladie débute ordinairement par un malaise général, qui ne tarde point à s'accompagner de douleurs plus ou moins vives dans les articulations, surtout des genoux, des coudes et de l'omoplate, ainsi que dans le trajet de la colonne vertébrale. Il est assez rare qu'à cette époque de la maladie il ne se présente pas des symptômes d'irritation gastro-intestinale. M. le docteur *Brandt*, qui, dans sa vaste pratique dans la capitale de la Pologne et les hôpitaux de cette ville, a eu occasion d'étudier la plique le plus fréquemment, assure avoir toujours observé dans les premiers jours de cette maladie des douleurs dans la région de l'estomac, des régurgitations, un manque d'appétit, etc.

Les symptômes que nous venons d'indiquer laissent encore le médecin dans un état d'incertitude sur la nature de la maladie, jusqu'à ce qu'un état fébrile, plus ou moins intense, accompagné de douleur de tête et d'une transsudation abondante à la surface du cuir chevelu, viennent lui annoncer le développement prochain de la plique. Les malades comparent cette douleur de tête à un poids qui peserait sur elle, et à une compression qui s'exercerait tout autour de cette partie. Le cuir chevelu présente quelquefois à cette époque une exaltation légère dans sa sensibilité; les yeux deviennent plus sensibles à l'action de la lumière. L'humeur qui transsude à travers le cuir chevelu ressemble d'abord à la sueur ordinaire; mais bientôt elle devient très-visqueuse, et elle acquiert une odeur particulière très-pénétrante, que M. *Hartmann* compare à celle qui est propre aux matières fécales expulsées après l'usage de fortes doses de soufre.

L'accrolement et l'entrelacement des cheveux, ou plutôt la formation de la vraie plique est la suite presque immédiate de l'épanchement de cette matière visqueuse. Remarquons que cet accrolement

commence constamment à la racine des cheveux, et qu'il s'avance peu à peu vers leurs sommets. Si, dans cet état de choses, on parvient à démêler les cheveux, ce qui est presque impossible, ils ne tardent point à revenir à leur état primitif. Une section transversale, pratiquée dans une portion des touffes pliquées, fait apparaître sur la surface incisée la matière visqueuse dont il a été question, qui suinte des interstices des cheveux sous forme de gouttelettes extrêmement fines.

L'accroissement des cheveux n'est nullement arrêté par la plique, il devient au contraire plus actif; et il n'est pas rare de voir les cheveux dans cet état arriver à une longueur prodigieuse, et représenter des masses monstrueuses. Les auteurs ont rapporté beaucoup d'observations de cette nature. Nous nous contenterons de citer ici l'exemple de cette plique monstrueuse, que nous avons eu occasion de voir dans le Musée d'histoire naturelle de Dresde, et qui a huit à neuf pieds de longueur sur dix à douze de largeur, et environ trois d'épaisseur.

La longueur des cheveux, la manière de les arranger sur la tête, etc., influent sensiblement sur la forme que leur imprime la plique. Aussi voit-on les cheveux pliqués, tantôt divisés en mèches de différente épaisseur, tantôt agglomérés en touffe, tantôt ne formant qu'une seule et unique masse. Ces formes variées de la plique ont servi de base pour les distinguer en *mâles* et *femelles*, à en faire des classifications ingénieuses, il est vrai, mais d'aucun usage pratique.

Poursuivons la marche de la vraie plique. Ce ne sont pas seulement les cheveux qui servent au développement de la vraie plique; mais encore, quoique rarement, les poils recouvrant les autres régions de la peau, comme la barbe, les aines, les pubis, deviennent en même temps, ou un peu plus tard, le siège d'une altération analogue; et son développement dans ces parties suit la même marche que dans la partie du système pileux qui recouvre le cuir chevelu. L'altération des ongles des doigts et des orteils vient encore quelquefois se joindre à l'état des cheveux, que nous avons fait connaître: elle est quelquefois précédée d'un sentiment de picotement dans ces parties, et même d'une légère inflammation de la peau autour de l'insertion de l'ongle

Celle-ci gagne beaucoup en largeur et en épaisseur ; et sa surface , de lisse qu'elle était à l'état naturel , devient inégale et raboteuse.

A mesure que les phénomènes locaux commencent à paraître , les symptômes généraux qui les ont précédés se dissipent. Le malade se sent d'autant plus promptement soulagé que la plique s'est formée plutôt. Lorsque la sécrétion de la matière visqueuse a cessé , qu'il pousse des cheveux nouveaux au-dessous des masses pliquées , et surtout si le malade ne sent plus aucune incommodité , nul doute que la maladie n'ait parcouru ses périodes.

L'espace de temps nécessaire pour que la maladie ait achevé sa marche n'est pas toujours le même ; les symptômes précurseurs durent ordinairement quelques jours , quelquefois plusieurs semaines. Il faut quatre à cinq jours pour que la plique se forme complètement ; mais il n'est pas rare de la voir se développer dans un espace de temps beaucoup plus court , dans quelques heures et même plus vite. Trois mois suffisent , dans le plus grand nombre des cas , pour que la plique , déjà formée , arrive à sa maturité ; c'est-à-dire , pour qu'elle présente des caractères nécessaires pour pouvoir être coupée sans danger. Il arrive que les malades la gardent pendant plusieurs mois , et même des années entières , avant que les cheveux récemment poussés se présentent à l'état naturel. Les ongles exigent plus de temps pour revenir à l'état qui leur est propre. Il est fréquent de voir les individus pliqués parfaitement rétablis garder les ongles difformes tout le reste de leurs jours.

A peine avons nous besoin d'ajouter qu'un grand nombre de circonstances peuvent singulièrement modifier la marche habituelle de la plique telle que nous venons de la tracer ; ainsi l'âge , le tempérament , la susceptibilité individuelle méritent , sous ce rapport , l'attention particulière du médecin observateur.

Presque tous les événemens fâcheux qui se sont présentés pendant la durée de la plique , et qu'on voit rapportés dans les auteurs , ne surviennent ordinairement qu'après la section des cheveux pliqués faite dans un temps peu convenable. Cependant l'observation a prouvé

d'une manière positive que la maladie qui nous occupe peut exercer son influence délétère sur d'autres organes en même-temps qu'elle envahit le système pileux. Parmi ces organes, il en est un qui se ressent le plus fréquemment de cette influence fâcheuse, c'est l'organe de la vue. Tous les praticiens de notre pays ont observé que l'opacité du cristallin reconnaît le plus souvent pour cause cette maladie existante encore, ou récemment terminée. Parmi les cas nombreux de cette nature, que j'ai eu occasion d'examiner dans le temps où je fus élève interne dans la Clinique chirurgicale du professeur *Dybek*, dont la science déplore encore la perte prématurée, je me contenterai de citer celui de trois enfans appartenans aux mêmes parens, qui tous avaient perdu la vue à la même époque de leur vie, c'est à dire à l'âge de quatre ans, par suite de l'opacité du cristallin, survenue pendant l'existence de la plique, dont ils étaient atteints.

Ce sont surtout les inflammations des différens organes qu'on a vu survenir à la suite de la section des cheveux piqués, faite avant l'époque de la maturité de la plique, comme l'inflammation du cerveau, des poumons, des intestins, etc. Il existe encore des exemples bien avérés d'accidens nerveux qui ont eu pour cause cette opération imprudente, comme les convulsions, les paralysies, etc. L'engorgement des glandes lymphatiques, sans aucune complication scrophuleuse appréciable, les ulcérations des parties molles, et même des os, ont encore été observés comme suites de l'influence de cette maladie troublée dans sa marche naturelle.

Nul doute que la vraie plique ne puisse attaquer le même individu plusieurs fois dans sa vie. Elle reparaît quelquefois à des intervalles très-rapprochés, au bout de quelques mois révolus, depuis l'époque de la guérison et même plus tôt. Il arrive aussi, chez les personnes qui se sont refusées à l'ablation de la plique parvenue à sa maturité, de voir reparaître les symptômes précurseurs de la plique, qui ne tarde point à envahir les cheveux sains poussés sous la plique anciennement formée; ensorte que le même individu peut présenter

deux pliques l'une sur l'autre , séparées par une portion de cheveux sains , plus ou moins longue , poussée dans l'intervalle entre les deux maladies.

L'hérédité de la vraie plique n'a pas pu être démontrée jusqu'à présent. Quant à la nature contagieuse que lui ont reconnue plusieurs médecins, de *La Fontaine* entre autres, elle n'existe pas. De nombreuses expériences faites dans cette intention par MM. *Czekierski*, *Brandt*, *Gasc*, et plusieurs autres médecins l'ont démontré jusqu'à l'évidence; et s'il est vrai que souvent des familles entières sont atteintes de la plique, ce n'est point la contagion qu'il faut en accuser, mais l'influence des mêmes causes auxquelles tous les membres de la famille sont également exposés.

L'autopsie des personnes mortes pendant la plique a toujours présenté à de *La Fontaine* les bulbes des cheveux sensiblement dilatés, et remplis d'un liquide séreux jaunâtre. M. *J. Frank* assure avoir presque constamment trouvé, dans cette circonstance, quelque altération du foie, qui était tantôt beaucoup plus volumineux qu'à l'ordinaire, tantôt endurci, tantôt friable et rempli de tubercules. Il paraît que cet état du foie était dû à la complication d'autres maladies avec la plique; ou plutôt qu'il a été le résultat de l'influence secondaire de la plique elle-même troublée dans sa marche habituelle par sa section prématurée. Il est aisé de voir que, dans ce cas, les personnes mortes pendant la plique pourront présenter des altérations diverses, suivant la diversité d'organes sur lesquels le mal se sera porté (1).

(1) L'ouvrage intitulé *Sepulchretum anatomicum* BOREI, p. 1671; contient à l'article de *tricis seu trichomate* le passage suivant, que nous rapportons plutôt à cause de sa singularité que pour son importance.

In eorum sanguine qui plicâ correpti interiere, pili reperti sunt, non sub cute tantum, immo etiam in ipsis venis reperiri genitos valde pungentes et acriter vellicantes, probat historia a Slovacio medico Cracoviensi allata, de matrona in cujus sanguine pilos vidit. (Quippe affectam ut curaret ro-

Il nous reste à parler de la fausse plique. Nous avons déjà fait connaître la différence fondamentale qui la distingue de la vraie plique, savoir, que celle-ci n'est qu'une altération locale et physique, tandis que l'autre est une véritable lésion vitale; mais, pour mieux distinguer ces deux espèces, nous allons faire ressortir comparativement leurs différences ultérieures.

1. La fausse plique est plus fréquente, et se développe beaucoup plus lentement que la vraie. Elle n'est jamais précédée de symptômes généraux, à moins qu'elle ne se soit formée pendant la durée de quelque autre maladie, qui a mis le malade dans l'impossibilité d'avoir soin de sa chevelure; encore, dans ce dernier cas, sa formation ne présente rien de critique; aucune amélioration dans l'état général du malade n'en est la suite.

2. L'entrelacement des cheveux dans la fausse plique commence constamment par leurs extrémités libres; leurs racines ne présentent aucune altération: les cheveux ainsi piqués se laissent démêler avec facilité; et une fois mis en ordre, ils restent dans cet état: dans la vraie plique, tout le contraire a lieu.

3. La matière visqueuse, si caractéristique dans la vraie plique, ne se rencontre nullement dans la fausse.

4. Il ne survient aucun accident fâcheux pendant la durée de la fausse plique, quand il n'y a point eu de complication. Mais la section de la fausse plique la plus simple, surtout si on l'a gardée pendant un certain temps, n'est point sans danger. On sait que même la coupe des cheveux dans leur état naturel, quand ils ont été bien longs et très-épais, a eu quelquefois pour suite des maux de tête,

gatus respondit, irrita fore omnia, versari enim matronam in illo affectu jam deplorato, qui sanguinem habent omni in parte pilis refertum.) Sic et omnium certissima testis autopsia, et inspectio sanguinis ocularis eorum qui plicâ correpti obierunt, quorum in sanguine pilos acres et stimulantés videbis. (SCULTETUS Trichiasis admirabilis, p. 52.)

des fluxions sur les yeux , des coryzas , des coliques et des diarrhées. M. Gasc a observé sur lui-même les deux derniers effets après la section de ses cheveux (1). Il n'est donc pas étonnant si , après l'ablation d'une plique, bien qu'elle ne constitue qu'une affection locale , des accidens semblables se sont présentés. Mais , entre ces accidens et ceux qui surviennent après l'ablation de la vraie plique faite avant l'époque de sa maturité , il existe cette grande différence que , dans le premier cas , ils sont dus à l'action subite de l'air froid sur le cuir chevelu privé de sa calotte , qui y entretenait un foyer de calorique ; tandis que , dans l'autre , ils proviennent non-seulement de cette impression de l'air , maisencore , et surtout , de la rétropulsion de la matière morbide , qui tendait à se déposer dans les cheveux.

D'après ce qui vient d'être dit , il nous paraît impossible de pouvoir confondre la vraie et la fausse plique ; ce qui d'ailleurs deviendra par la suite plus évident encore , quand nous aurons soumis au raisonnement les faits qui viennent d'être énoncés.

CHAPITRE IV.

Des causes et de la nature de la plique.

Les idées qu'on se forme sur la nature d'une maladie ne sauraient être justes qu'autant qu'on est parvenu à en découvrir les causes. C'est donc l'appréciation de ces causes qui doit d'abord nous occuper ; cet examen , le plus important de notre travail , nous conduira à lutter contre des opinions presque généralement adoptées en France , et à combattre les autorités les plus imposantes : mais la vérité devant surtout l'emporter sur les opinions humaines , c'est elle que nous nous efforcerons de défendre.

(1) Voyez les Mémoires déjà cités.

M. Lanoix a présenté à ce sujet des observations importantes. Voyez *Mémoires de la Société médicale d'émulation* , 1802.

Partant de ce fait , que la plique est presque comme endémique en Pologne , et qu'elle est surtout répandue parmi les habitans des campagnes ; il est de la plus haute importance , pour arriver à la connaissance des causes de cette maladie , d'examiner les circonstances relatives au pays et à ses habitans. C'est ce que nous nous proposons d'entreprendre.

ARTICLE PREMIER.

*Coup-d'œil sur la Pologne , considérée sous le rapport géographique.
Remarques sur les habitudes de la classe inférieure de ses habitans.*

La Pologne, envisagée dans toute son étendue primitive, et dans laquelle la plique exerce son influence, représente une plaine immense, qui s'étend du bord de la Baltique aux rivages du Pont-Euxin, ou du moins jusqu'aux petites chaînes de collines qui, au sud de la Volhynie, traversent le bassin du Dnieper, et qui, au sud de Lemberg s'unissent aux premières terrasses des monts *Karpaths* (1). Au nord de cette limite on ne trouve, dans toute cette vaste contrée, que des collines et des mandrains. La Pologne est placée entre deux régions où règne un froid considérable ; à l'est et au nord se trouvent le plateau central de la Russie ; au sud, les monts *Karpaths*, où, à cause de l'élévation du sol, il règne un hiver très-long. Cependant c'est le vent d'est qui amène en Pologne les plus fortes gelées, sans doute parce que, venant des pays bien éloignés, du côté du *Kamchatka*, il parcourt un immense plateau de la Russie, qu'aucune mer ne traverse. Le vent du nord, passant par-dessus la mer Baltique, arrive dans la Pologne déjà chargé d'humidité, et par conséquent moins froid. Les vents occidentaux, qui sont les plus fréquens, amènent un temps pluvieux. Les vents du midi, arrêtés dans leur cours par les *Karpaths*, loin d'amener un air doux, l'amènent très-froid, à cause de son

(1) Voyez le Tableau de la Pologne, par *Matte-Brun*, et son *Précis de géographie univ.*, t. 5.

passage pardessus les sommités de ces montagnes. Néanmoins les vastes et épaisses forêts, si abondantes en Pologne, modifient singulièrement la violence de ces vents, qui cependant impriment au climat de ce pays le caractère froid et humide.

L'hiver est ordinairement très-rigoureux en Pologne, car, d'après les observations thermométriques, le terme moyen du froid y est de 12° au-dessous de zéro de l'échelle de *Réaumur* ; ce qui contraste avec les chaleurs de l'été, qui s'élèvent quelquefois à 24 et même 28° au-dessus de zéro. Au reste, le climat de la Pologne est très-inconstant, et il n'est pas rare d'y rencontrer des hivers très-doux et des étés bien froids.

Sous le rapport géognostique, la Pologne présente un terrain d'alluvions, composé de couches de sable et de différentes espèces d'argile, qui le plus souvent forment la couche la plus superficielle ou se présente au-dessous d'une couche mince de sable.

Nous ne nous arrêterons pas à faire un tableau du genre de vie et des habitudes de la classe riche et moyenne des habitants de la Pologne, car ils ne diffèrent presque pas de ceux que les personnes du même rang suivent ordinairement en France. On se tromperait d'ailleurs si l'on voulait trouver les causes de la plique dans cette classe des habitants de la Pologne, que cette maladie épargne presque toujours ; mais c'est parmi les gens pauvres et les paysans qu'il faut aller la chercher, car c'est parmi eux que cette affection a implanté ses racines. Ainsi descendons chez eux, examinons leur demeure, suivons-les dans leurs habitudes, dans leur manière de vivre ; en un mot, indiquons les circonstances dont ils sont entourés.

Les paysans polonais privés de propriétés territoriales sont obligés, pour gagner leur vie, d'aller servir les seigneurs, qui, se trouvant souvent en possession de très-vastes terrains, les reçoivent, leur donnent une demeure et un morceau de terre dont ils peuvent tirer le parti qui leur paraît le plus convenable. Ceux-ci, en échange, sont obligés de consacrer une grande partie de leur travail au bénéfice du maître. Nous partons de ce point pour indiquer la source du malheur de nos gens de campagne, qui, sans être serfs ni attachés à la glèbe, n'en sont

pas cependant moins à plaindre. Surchargés de travail pour leurs maîtres, à peine peuvent-ils assez soigner leur morceau de terre pour pourvoir aux besoins les plus urgents de leur famille, souvent très-nombreuse; aussi, il faut le dire, nos paysans manquent pour la plupart de tout, mal logés, mal vêtus et nullement en rapport avec la nature du climat, ils sont plus mal nourris encore.

Leur demeure consiste, dans le plus grand nombre de nos campagnes, en cabanes basses et étroites construites en bois et recouvertes en chaume. Elle se trouvent ordinairement dans les lieux déclives, à cause du voisinage de l'eau. Un fond humide, presque toujours consistant en terre grasse, leur sert de base. Remarquons bien que cette substance, qui dans les bâtimens de la campagne remplace le plus souvent la chaux et le plâtre, entre en très-grande partie dans la composition des chalets de nos paysans. C'est elle qui en forme le plancher, qui recouvre les planches du plafond, c'est elle enfin qui sert à recrépir les parois de la chambre.

On trouve toujours dans ces chambres plusieurs vases en bois contenant de l'eau propre, et destinés à recevoir celle qui doit être jetée dehors. En puisant l'eau de ces réservoirs, et en l'y versant, on en laisse répandre par terre une certaine quantité, qui absorbée par le plancher argileux, sert à entretenir dans la chambre un certain degré d'humidité. La manière dont nos paysans ont l'habitude de se laver y contribue encore considérablement. En effet, ils commencent par remplir leur bouche d'eau, puis en la laissant tomber sur les faces palmaires de leurs mains adossés à leur bord cubital, ils les rapprochent de la figure et la frottent dans tous les sens. Pendant cet acte ils se retournent brusquement pour arroser la chambre d'une manière uniforme. Tous les membres de la famille en faisant autant, il est évident que l'humidité doit être constamment entretenue dans leurs cabanes. La même chambre servant à nos paysans de cuisine, fait que la chaleur s'y entretient assez bien, ce qui d'ailleurs est favorisé par l'étroitesse de la cabane et par le nombre d'individus qui l'encombrent.

La nourriture des paysans polonais se compose de substances très-

ordinaires. Ils ne connaissent que le pain bis , fait avec du seigle mal moulu et contenant souvent des brins de paille ; les pommes de terre , les haricots blancs , les gruaux les pâtes lourdes connues sous le nom de *kluski* , et la choucroute constituent presque exclusivement la série de leurs alimens. Malgré un très-bas prix de viande de bœuf en comparaison de celui de France , nos paysans sont encore obligés de s'en priver presque toujours. Pour l'assaisonnement des alimens ils se servent de graisse d'oie ou de lard. L'eau , naturellement de bonne qualité , est la boisson ordinaire de nos gens de campagne ; vient ensuite la bière , ou plutôt la petite bière , boisson peu alcoolique , rafraîchissante , et d'un goût agréable quand elle n'a pas passé à l'état de fermentation acide , ce qui n'arrive que trop souvent. C'est à cet état qu'on la débite ordinairement , et voilà la raison pour laquelle nos paysans préfèrent l'eau-de-vie , qu'on prépare du seigle , et qui est d'une odeur et d'une saveur peu agréables.

Les vêtemens des paysans polonais indiquent encore leur misère. En été ils marchent presque toujours pieds nus , bravant l'humidité de la boue ou la chaleur des sables. Une chemise et un pantalon en toile très-grosse , soutenus au moyen d'une ceinture , la tête nue ou recouverte d'un chapeau de paille , voilà leur costume d'été. En hiver , ils portent des capotes d'une grosse étoffe de laine , ou de peau de moutons , et ils sont couverts pour la plupart d'un gros bonnet ouaté. Cet habillement n'est pas encore en rapport avec cette saison si rigoureuse. Les vêtemens des femmes et des enfans ne sont ni plus commodes , ni plus riches.

ARTICLE SECOND.

*Examen des idées le plus généralement adoptées sur la nature de la plique ;
Ses causes , et sa théorie la plus probable.*

Les connaissances que nous avons acquises jusqu'à présent nous rendent la tâche qui nous reste à remplir beaucoup plus facile , car .

dans l'appréciation des idées des auteurs, nous pourrions nous en rapporter aux faits déduits de l'observation et de l'expérience.

Pour procéder avec ordre dans cet examen, nous croyons pouvoir classer ces idées en trois groupes principaux, suivant qu'elles tendent à prouver, 1°. que la plique ne constitue point une maladie particulière, et qu'elle n'est qu'une altération locale; 2°. qu'elle constitue un symptôme, ou une forme particulière d'une autre maladie générale; 3°. qu'elle constitue une maladie particulière, *sui generis*, dont l'agglutination des cheveux ne serait qu'un événement critique.

Nous avons indiqué, dans le premier chapitre de cet essai, la source des idées mères sur la non-existence de la plique. Ces idées, reproduites par plusieurs médecins français, paraissent aujourd'hui les plus accréditées en France. Et, en pouvait-il être autrement, lorsque l'Institut de France a déclaré dans son rapport sur les travaux de MM. *Roussil-Chamseru* et *Larrey* que *ces deux praticiens, par leur courage et leur constance, ont opéré une révolution salutaire à la Pologne, à l'Europe entière, en dégageant une maladie redoutée comme endémique des symptômes effrayans dont l'ignorance, le charlatanisme et une préoccupation servile l'avaient enveloppée et défigurée, etc.* Non, cette révolution salutaire ne s'est point opérée; et aujourd'hui encore, pour pouvoir atteindre à ce but, tous les médecins de notre pays sentent le besoin de nouvelles recherches sur la maladie dont il s'agit.

Sans doute la position malheureuse des habitans des campagnes qui, par l'effet de la guerre, pendant laquelle les chirurgiens français ont visité notre pays, se trouvait à son comble, a pu permettre à ces médecins d'observer l'état de malpropreté qui s'unit ordinairement à l'indigence. Mais fallait-il en conclure que les habitans de la Pologne vivaient dans un état d'abrutissement et d'abnégation de soi-même, et que c'étaient là les causes uniques de la plique? Les assertions de cette nature, loin d'éclairer la science, outragent la nation entière, en l'accusant d'incurie, au point de contracter une maladie aussi grave que la plique.

Si le défaut des soins de propreté était la cause essentielle de la

plique, il s'ensuivrait deux conséquences rigoureuses, savoir : que la plique ne devrait se rencontrer que parmi les gens qui vivent dans un état de saleté extrême; et qu'au contraire elle devrait constamment épargner ceux qui ont le plus grand soin de leur toilette. Or, l'observation prouve évidemment le contraire. En effet, dans toutes les nations, on trouve des individus qui vivent dans un état d'incurie sans pareil, qui n'en sont pas plus atteints de la plique. D'ailleurs, dans la Pologne même, les juifs, qui mènent le genre de vie le plus dégoûtant, sont plus rarement atteints de la plique que les familles des paysans. Il n'est pas de médecin et même d'individu qui, ayant passé un certain temps en Pologne, n'ait pas eu occasion de voir cette maladie se manifester parmi les personnes les plus propres et les familles très-distinguées, auxquelles il est impossible de reprocher l'oubli des soins du corps. Nous ne manquons pas d'observations de cette nature; et quand même nous n'en aurions qu'une seule bien avérée, encore suffirait-elle pour repousser l'opinion de ceux qui veulent regarder la malpropreté comme cause unique de la plique.

On a cru encore trouver cette cause dans l'habitude qu'ont nos paysans de porter sur leur tête de gros bonnets ouatés. Nous avons déjà fait observer que la rigueur du climat rendait leur usage indispensable en hiver, mais que l'été on n'en portait point. Du reste, on ne conçoit pas comment ces sortes de bonnets pourraient provoquer une plique, à moins qu'on ne veuille admettre cette assertion gratuite d'un des médecins les plus distingués de France, *que les paysans polonais, et même des gens aisés, gardent cette espèce de bonnet jour et nuit, et qu'ils les conservent des années entières sans y toucher.*

On a encore émis d'autres opinions sur la plique, considérée comme effet de malpropreté. Elles ne sont pas moins outrées que celle que nous venons de citer, et portent avec elles le cachet de leur valeur. Nous les passons donc sous silence pour nous arrêter plutôt à apprécier cette assertion de plusieurs médecins, qui prétendent que la plique, formée dans le principe par les causes purement locales et mécaniques, est parvenue à se propager et à se conserver jusqu'à nos jours, par

suite des idées superstitieuses qui s'étaient glissées dans la nation, et qui, jusqu'à présent, n'en sont point éliminées. La source de ces idées n'a pu se rencontrer que dans l'observation. En effet, le développement de la plique ayant, dans beaucoup de cas, amené un soulagement au malade, et sa section ayant souvent eu des suites très-fâcheuses, on a dû nécessairement en conclure que, toutes les fois qu'on soupçonnait la présence de la maladie dans le corps, on devait hâter le développement de la plique, et qu'il ne fallait point y toucher lorsqu'une fois on était parvenu à la former. Mais comme il a été impossible de distinguer les cas dans lesquels la plique allait apparaître, il en est résulté que fréquemment, à force d'embrocations et de frictions des cheveux avec des substances grasses, on est parvenu à former de fausses pliques dans des maladies qui, par elles-mêmes, n'auraient jamais eu ce résultat. D'après ce qui vient d'être dit, cette méthode de provoquer la plique, et de se garder de s'en défaire, ne mérite point d'être taxée de superstitieuse, car elle a été indiquée par l'expérience, et parce que, dans beaucoup de cas, elle a eu des suites salutaires pour le malade.

D'ailleurs, on ne saurait disconvenir qu'un grand nombre de pliques doit aujourd'hui encore son origine à ce procédé thérapeutique, qui n'a pas pu être soumis aux indications positives. Certes, la plique, ainsi produite, est essentiellement fausse, et, comme telle, elle ne saurait être considérée que comme une altération purement locale. Mais s'en suit-il qu'elle soit toujours telle, et qu'elle ne puisse être l'effet d'une maladie générale? Ainsi, tout ce que pendant plus de cinq siècles les observateurs et les médecins nous ont dit sur l'existence de la plique, comme une véritable maladie, ne serait qu'un mensonge, qu'une conception bizarre? Non, sans doute, c'est en vain qu'on s'efforce de prouver le contraire, et même ceux qui ont essayé de le faire ont obéi, sans le vouloir, à ce que leur commandait l'autorité et l'expérience des siècles. C'est ainsi, comme nous verrons par la suite, que M. Larrey, qui nie l'existence de la vraie plique, lui reconnaît cependant pour cause un principe *sypilitique*. M. le docteur Wolff, quoique n'ayant jamais

eu occasion, dans sa longue et vaste pratique, de rencontrer une vraie plique, finit cependant par en admettre la possibilité, en disant que, sur cent pliques fausses il peut s'en trouver une vraie. Et pensera-t-on que M. Gasc a été convaincu que la plique n'est toujours qu'une altération locale, quand il dit dans son mémoire : *Portant atteinte aux propriétés vitales et organiques des cheveux, non moins qu'aux fonctions qu'ils sont destinés à remplir, la plique trouble l'ordre et l'harmonie qui existent naturellement entre le système pileux et les autres parties du corps. Il ne faut donc plus s'étonner qu'une affection, qui n'était rien par elle-même, puisse engendrer une altération réelle dans l'économie. Cette circonstance seule pourrait faire considérer la plique comme une véritable maladie, qui aurait ensuite acquis la propriété de se développer et de se renouveler sans cesse sous l'influence des causes locales, physiques et morales qui l'ont d'abord produite.* Dans un autre lieu, M. Gasc affirme que la plique est accompagnée d'un état de *cachexie*, nouvelle preuve qu'il lui a reconnu des symptômes généraux bien graves.

Tous les argumens que nous venons d'alléguer en faveur de l'existence de la vraie plique, seraient superflus si l'on pouvait avoir la preuve que les médecins qui la nient, n'ont observé que la fausse plique. Quand on lit, dans les descriptions de la plique faites par MM. Boyer, Larrey, R. Chamscreu et Gasc, qu'elle ne se présente que dans la classe la plus indigente, qu'elle n'est précédée d'aucun symptôme général, que les cheveux commencent à s'accoler par leurs extrémités libres et qu'ils ne sont point accolés à leur base; qu'enfin, leur section dans cet état peut être pratiquée sans inconvéniens, on est vraiment surpris de voir là énumérés les caractères essentiels de la fausse plique. Si l'on considère avec cela que la vraie plique se rencontre beaucoup plus rarement que la fausse, et que les médecins français n'ont fait qu'un court séjour en Pologne, on est très-porté à croire qu'ils n'ont observé que de fausses pliques, et que, par conséquent, il n'ont pu la considérer que comme une altération locale des cheveux. Mais nous croirions porter atteinte à la bonne foi de ces médecins si distingués, si nous insistions davantage sur les argumens de cette nature; car, sui-

vant leur propre assertion, c'étaient les médecins des hôpitaux, et de *La Fontaine* entre autres, qui leur ont présenté des individus atteints de la plique. Certes, ils auront fait le choix des exemples les plus saillans.

Passons à l'examen des opinions du second ordre, d'après lesquelles la vraie plique ne serait qu'un symptôme ou plutôt une forme d'une autre maladie générale. Sous ce rapport les auteurs ont voulu rapprocher la plique de la lèpre, de la syphilis, des maladies articulaires et rhumatismales.

L'époque à laquelle la plique s'est manifestée pour la première fois, correspondant, suivant l'opinion des médecins et des historiens, à celle de l'invasion de hordes Tartares en Pologne, on a été en quelque sorte autorisé à croire que cette nation à laquelle on doit l'introduction en Europe de plusieurs maladies hideuses, en a aussi importé les germes en Pologne, et que, modifiés par les localités de ce pays, ils auraient pu y dégénérer en affection spéciale. C'est dans ces vues sans doute que M. le docteur *J. Frank* a présenté son opinion sur la nature de la plique, qu'il croit être une modification de la lèpre de l'Orient. Les argumens dont il vient appuyer sa théorie ne nous paraissent avoir aucune force convaincante (1). D'ailleurs M. *Frank* lui-même détruit son opinion, en se demandant la cause qui aurait pu fixer la plique en Pologne; en effet, si les germes de cette maladie avaient été introduits dans la Pologne par les Tartares, il n'y aurait pas de raison qui s'opposerait à la propagation de la maladie qui s'y serait développée. Elle devrait se communiquer à toutes les nations de l'Europe de la même ma-

(1) « Si enim consideramus, in plicâ pulsum esse constanter debilem, urinae nam jumentosam, turbidam, sedimentosam, alvum tardam, cum flatibus et ructibus, transpirationem foetorem particularem præseferre, morositatem, melancholicam, formicationis sensum, varices, potissime hæmorrhoides, tum mores glandularum lymphaticarum obvenire, pilos et ungues præcipuè lædi; cutim ulceribus defœdari, ac tabem tot malis finem imponere: quid ad morbum leprosum deficiat plane non videmus. » (Prax. med. gen. præcept. vol. II.)

nière, comme dans le principe elle s'était communiquée à la nation Polonaise. Ce caractère endémique de la plique formera toujours un argument des plus puissans contre les opinions de tous ceux qui s'obstineraient à chercher les germes de cette affection dans d'autres pays que la Pologne.

Depuis l'époque où on a commencé à s'occuper de la plique, on a cru lui reconnaître la nature syphilitique. Dans un temps plus rapproché de nous, *Holframm* a surtout soutenu cette opinion, mais il a été victorieusement refuté par *Schlaegel* (1). Enfin, M. le baron *Larrey* a voulu prouver la nature syphilitique de la plique; voici ses argumens.

Les cheveux, dit M. *Larrey*, peuvent éprouver par suite de la maladie vénérienne un premier degré d'altération, et à l'aide de certains procédés la plique se développe bientôt complètement. Ceci paraît d'autant plus probable, que les symptômes par lesquels la plique débute se rapprochent beaucoup de ceux de la syphilis; et on ne voit pas pourquoi cette maladie, dont les effets se manifestent plus souvent sur la peau, les membranes, les os du crâne, ne pourrait pas, dans certaines circonstances, exercer son action sur les bulbes des cheveux. Enfin, l'altération des ongles, qui survient quelquefois pendant la durée de la plique, peut encore, d'après ce praticien, être produite par l'influence du vice vénérien, ce qui a été observé dans les maladies syphilitiques parfaitement caractérisées.

Pour répondre à ces argumens, nous dirons d'abord que l'influence de la maladie vénérienne sur le système pileux ne nous paraît pas être démontrée d'une manière positive; et s'il est vrai que, pendant la durée de cette maladie, on voit quelquefois survenir un épilement des cheveux, et même une alopétie complète, le nombre de ces cas est trop petit pour qu'on puisse assurer si ce résultat doit être attribué à la syphilis ou à quelque autre cause qui aurait agi pendant sa durée. Quand à la ressemblance de symptômes de la plique et de la

(1) Ouvrages déjà cités.

syphilis, il n'en existe aucune, à moins qu'on ne veuille prendre pour forme de comparaison ces phénomènes qui peuvent se manifester après la section prématurée de la vraie plique. Certes, M. Larrey n'a pas pu se tromper sur la nature des symptômes qu'il a observés, aussi sommes-nous loin de croire que les individus pliés dont il parle n'eussent point atteints de la maladie syphilitique; mais rien ne nous prouve que la plique en soit le résultat. La complication si fréquente de ces deux maladies n'aurait-elle pas pu exister dans ces cas, et donner lieu à une conclusion erronée? D'ailleurs, pensera-t-on que les idées de M. Larrey sur la plique ont été bien arrêtées, lorsque tantôt il ne la considère point comme une maladie, tantôt il l'attribue à la malpropreté et la superstition des habitants de la Pologne, tantôt, enfin, il l'explique par l'influence de la maladie vénérienne sur le système pileux. Quand on émet des opinions si opposées, on doit craindre d'en voir la réalité contestée.

Il est un grand nombre de médecins qui regardent la plique comme un symptôme de la maladie arthritique ou rhumatismale. En Allemagne, Richter et Hartemann; en Pologne, M. le docteur F. Brandt, se sont surtout efforcés de prouver l'exactitude de cette opinion.

Les localités du pays qui favorisent évidemment en Pologne le développement des maladies arthritiques et rhumatismales, la grande ressemblance entre les symptômes précurseurs de la plique et ceux qui caractérisent ces deux maladies; enfin le traitement antiarthritique, souvent avantageux aux personnes atteintes de la plique, voilà les circonstances qui ont dû conduire les observateurs à placer la plique à côté de l'arthritisme et du rhumatisme. Aussi a-t-on dit qu'elle n'en différerait qu'en ce que la *matière peccante*, suivant les autres l'éduit morbide, qui, dans l'arthritisme se dépose dans les articulations, et dans le rhumatisme, dans les parties musculaires, se déposait dans la plique, dans le cuir chevelu et les poils qui le recouvrent. La grande, et presque insurmontable difficulté consistait ici à trouver la cause pour laquelle cette déposition de la matière morbide tendrait plutôt à se faire dans les cheveux et les poils que dans d'autres parties du corps. Les par-

tisans de cette théorie ont cru pouvoir lever cette difficulté en disant que cette matière morbide était provoquée vers la tête , parce que chez les paysans polonais cette partie se trouve la plus échauffée , attendu qu'elle est recouverte d'un gros bonnet ouaté , tandis que les autres régions du corps sont légèrement vêtues , et que les pieds ne le sont pas pour la plupart.

Pour que ce raisonnement pût être justifié , il faudrait que la plique ne se présentât que parmi les paysans , et seulement en hiver ou en automne , saison dans lesquelles ils se servent de ces bonnets fourrés ; il faudrait que les femmes fussent exemptes de cette maladie , car leur coiffure est ordinairement très-légère. Nous avons vu que le contraire a lieu ; mais poursuivons. Comment , suivant cette théorie , pourrions-nous concevoir la formation des pliques sur d'autres régions du corps recouvertes de poils , de la barbe , par exemple ? Comment expliquerions-nous les altérations que nous présentent quelquefois les ongles dans la durée de la plique ? Ces parties se trouvant toujours à découvert , sont nécessairement moins échauffées que les autres ; il serait donc impossible , d'après la théorie qui nous occupe , qu'elles pussent devenir le siège de la congestion de la matière morbide.

Mais enfin , mettant de côté toutes les objections que nous venons de faire à cette théorie , croirions-nous être éclairés sur la nature de la plique en la rapprochant de celle de la maladie arthritique et rhumatismale ? Non , sans doute ; car , connaissons-nous cette nature arthritique ou rhumatismale ? connaissons-nous cette matière peccante , ou cet éduit morbide auquel on veut faire jouer un rôle si important. Tout cela est pour nous un profond mystère. Or , dire que la nature de la plique est la même que celle de l'arthritisme ou du rhumatisme , c'est évidemment avouer son ignorance à cet égard.

Il n'est donc point étonnant , d'après tout ce que nous venons de dire , que le plus grand nombre de médecins , ne pouvant nullement parvenir à la connaissance des causes de la vraie plique , mais voyant dans la transsudation d'une matière visqueuse à travers le cuir che-

velu , et dans l'entrelacement et l'accolement des cheveux qui en est la suite, des phénomènes tout particuliers , se sont vus dans la nécessité de considérer la plique comme une maladie d'un genre spécial *sui generis*, due à un virus spécifique inconnu, auquel on a donné le nom de *pliqueux* ou *trichomatique*.

J'étais décidé à me placer dans cette dernière classe de médecins , et laisser la question sur les causes et la nature de la vraie plique indécise , lorsque M. le docteur *Hoffmann*, professeur à l'université royale de Varsovie, me fit l'honneur de me communiquer sa dissertation toute récente sur la maladie qui nous occupe. La nouvelle théorie de la plique , que ce médecin cherche à soutenir , nous paraît se trouver le plus en rapport avec les faits constatés par l'expérience et les connaissances anatomiques et physiologiques. De tels avantages de cette théorie nous imposent le devoir de la faire connaître et de lui donner quelques développemens , sans nous écarter des principes de son auteur.

Convaincu du rôle important que les liquides, altérés dans leur nature, remplissent dans la production des phénomènes morbides, M. *Hoffmann* a été conduit à rechercher si la vraie plique ne serait pas due à quelque changement particulier survenu dans la composition du sang par l'action de quelques causes spécifiques. En examinant avec soin les circonstances dont nos habitans des campagnes sont entourés , il a été surtout frappé de la singularité de construction de leurs cabanes et de l'odeur particulière argileuse qui se fait toujours sentir dans l'intérieur de leurs habitations. Il suffit de se rappeler ici ce que nous avons dit plus haut à ce sujet pour en concevoir la raison. Nous avons insisté sur la grande quantité de terre grasse qui entre dans la composition des cabanes des paysans polonais , et nous avons vu combien l'humidité y est favorisée par leur position basse , l'étroitesse du logement, par la manière vicieuse de se laver, etc. Il est évident , d'après cela , que l'eau répandue dans leur chambre , qui est d'abord absorbée par le plancher de terre grasse , en se volatilisant par la suite, emporte avec elle des particules argileuses , qui , en se répandant dans l'atmosphère , lui imprime cette odeur particulière. La température

assez élevée qui s'entretient ordinairement dans ces habitations y favorise cette volatilisation, en sorte que les personnes qui restent dans leur intérieur se trouvent constamment entourées de cet air corrompu, qui trouve encore une grande source pour sa reproduction dans la couche argileuse recouvrant le plancher, et recevant toute l'eau qui, pendant la pluie, a passé à travers le toit de paille.

M. *Hoffmann* a conclu avec raison que l'air ainsi dépravé, qui est constamment introduit dans l'organe de la respiration, et destiné à y opérer le changement si important de sang veineux en artériel, devait nécessairement imprimer à ce liquide une autre altération, qui ne saurait être indifférente à la santé. Pour apprécier ce changement secondaire que le sang éprouve par l'action de l'air surchargé de particules argileuses; et, par conséquent, pour pouvoir juger des effets qu'il est capable de produire, M. *Hoffmann* eut recours à l'expérience suivante.

Une petite cornue ayant été remplie dans son tiers de terre grasse, on y ajouta autant d'eau qu'elle pouvait en imbiber, après quoi on disposa la cornue à la manière ordinaire pour recueillir les gaz. On l'a plaça dans un bain de sable, et l'on engagea l'extrémité libre du tube qui la surmontait sous un vase de verre cylindrique, rempli à une certaine hauteur de la sérosité de sang fraîchement séparée de cette humeur. A mesure que la cornue s'échauffait, on voyait des bulles de gaz se dégager du mélange qu'elle contenait. Elles traversèrent d'abord facilement la colonne du liquide contenu dans le vase cylindrique; mais bientôt ce passage devint plus difficile, à cause de l'épaisseur du liquide, qui, au bout de l'expérience, avait présenté une diminution sensible dans son volume et avait acquis la consistance du sirop.

L'épaississement de la sérosité du sang par l'action immédiate de l'air chargé de particules argileuses, ayant été ainsi constaté, il restait à démontrer comment cette espèce d'altération dans cette humeur pouvait provoquer les phénomènes morbides que la vraie plique nous pré-

sente. Voici de quelle manière M. *Hoffmann* essaie de le prouver. Le sang rouge n'arrive point à toutes les parties du corps ; la blancheur naturelle à plusieurs d'entre elles nous en fournit une preuve. Or, toutes ces parties ne peuvent être nourries que par la portion séreuse du sang, qui, moins épaisse que le reste de cette humeur, passe seule à travers les vaisseaux excessivement fins qui entrent dans leur composition. Cette circulation facile, quand le sang se trouve dans son état naturel, doit être nécessairement entravée dans sa marche dès que sa partie liquide a acquis un épaissement plus ou moins considérable. Il s'en suit que, dès que ce changement se sera opéré, les tissus blancs qui entrent dans la composition du corps, devront s'en ressentir le plus : c'est ce qui précisément a lieu. En effet, ce sont toujours les douleurs plus ou moins fortes dans les articulations et leur voisinage, dans le trajet de la colonne vertébrale et au pourtour de la tête qui précèdent le développement de la plique. Or, les membranes synoviales, les parties tendineuses qui entourent les articulations, les ligamens nombreux qui tapissent et assujettissent la colonne vertébrale, l'aponévrose tendineuse qui s'étend sur toute la superficie de la tête, sont précisément ces parties blanches, presque exclusivement nourries par la sérosité du sang. Celle-ci, se trouvant épaissie, ne pénètre qu'avec difficulté dans les vaisseaux de ces organes ; elle s'y accumule, et exerce sur les parois de leurs vaisseaux une pression insolite ; elle y provoque des sensations douloureuses.

Rappelons ici ce que nous avons dit dans nos considérations anatomiques et physiologiques sur le système pileux, et surtout sur la construction des organes folliculaires qui entrent dans la composition du cuir chevelu, savoir, des bulbes des cheveux et des cryptes ; et il nous sera aisé de voir qu'à cause de l'extrême ténuité des vaisseaux qui les animent, la partie liquide ou séreuse du sang est la seule qu'ils reçoivent. Si elle arrive dans les bulbes des cheveux plus ou moins épaissie, que doit-il en résulter, si ce n'est une altération plus ou moins grande dans la fonction à laquelle ils président. Ce ne sera donc plus cette matière pulpeuse qui donne naissance aux cheveux qui se sécrè-

tera dans ces organes , mais ce sera une pulpe morbide qui produira nécessairement des cheveux altérés dans leur organisation. Cette pulpe morbide, en s'accumulant dans leur intérieur, finira par s'y dessécher, ce qui aura pour suite la crispation de ces poils, l'entrelacement de leurs anses et la formation des lacis inextricables. D'un autre côté, les cryptes construits de la même manière que les bulbes, et qui, dans leur état naturel, versent à la surface du cuir chevelu l'humeur destinée à humecter cette partie, et les prolongemens filamenteux dont elle est recouverte, ne pourront plus fournir qu'un produit morbide; car ils ne recevront plus cette partie liquide du sang pur, mais sensiblement altérée. Il paraît donc très-probable que cette humeur onctueuse qui, dans la vraie plique, transsude si abondamment à travers le cuir chevelu, n'est autre chose que le produit sécréteur des cryptes, ayant, par suite de l'action de la cause morbide, acquis des propriétés particulières et une viscosité assez considérable pour occasionner l'agglutination des cheveux.

L'accumulation et le dessèchement successif de la sérosité du sang, arrivé à cet état d'épaississement aux divers organes du corps, rend compte, suivant M. *Hoffmann*, de tous les autres phénomènes, qui se présentent quelquefois pendant l'existence de la plique, où après sa section prématurée. Ainsi, si cette accumulation a lieu dans les ongles, exclusivement nourris par la partie liquide du sang, ils perdent leur transparence et deviennent raboteux; si elle a lieu dans les membranes des articulations ou les parties tendineuses qui les entourent, il en résulte un engourdissement plus ou moins considérable, une roideur dans les mouvemens, et souvent de véritables tumeurs blanches. L'opacité du cristallin, si fréquente dans le courant de la plique, se conçoit encore, d'après la théorie qui nous occupe, par la stagnation dans cet organe de la sérosité épaissie. L'intensité et la durée des symptômes est en raison directe de celle de la cause. Plus l'action de l'air vicié a été continuée, plus il se formera de la matière morbide, et la maladie en sera plus longue et plus pénible. Quant aux accidens nombreux qui surviennent après la section imprudente de la plique,

M. *Hoffmann* les conçoit par la répercussion de la matière morbide qui se porte sur d'autres organes , sa déposition dans les cheveux ayant été troublée.

La théorie de la vraie plique, que nous venons d'exposer, quoique la plus neuve, n'est point du nombre de celles qui ont vu le jour aussitôt qu'elles ont été conçues. Déjà, en 1810, M. le docteur *Hoffmann* avait eu ces idées sur la plique ; mais ce n'est qu'après les avoir laissées mûrir jusqu'à présent , et s'être en quelque sorte convaincu par l'expérience des années qui se sont écoulées depuis cette époque, qu'il s'est décidé à les soumettre au jugement des médecins. M. *Hoffmann* a constamment observé que la vraie plique n'est fréquente que dans les campagnes bâties de la manière indiquée plus haut ; qu'elle épargnait toujours les personnes et les paysans occupant des habitations privées d'humidité, élevées sur un terrain sec, pas argileux, construites en briques ou en bois bien recrépi. Si, au contraire, il a rencontré cette maladie parmi les personnes plus aisées qui occupaient des logemens commodes, il est toujours parvenu, en examinant ces appartemens avec soin , à y trouver un fond en terre grasse , formant une couche plus ou moins épaisse sous le parquet de la chambre qu'habitait ordinairement le malade.

Il serait trop long de rapporter ici les observations de l'auteur qui viennent à l'appui de ses idées. On les trouvera, ainsi que d'autres détails sur sa théorie, dans son intéressant mémoire sur la plique, déjà cité.

Enfin nous n'avons point eu l'intention de présenter la théorie de M. *Hoffmann* comme parfaite ; nous convenons qu'elle n'éclaire point tous les phénomènes que nous présente la plique, qu'elle est par conséquent sujette à des objections difficiles à lever. Mais avant que de nouvelles recherches viennent jeter un plus grand jour sur les causes et la nature de la plique, nous donnons la préférence à la théorie que nous venons d'exposer en dernier lieu , parce qu'elle s'accorde mieux avec les faits constatés par l'expérience, et parce qu'elle a pour but d'éclairer la nature de cette maladie par la détermi-

nation matérielle de sa cause ; principe excellent , le plus capable de nous conduire à des connaissances exactes sur la nature des maladies.

CHAPITRE V.

Du traitement de la plique.

Nous pouvons, d'après ce que nous avons dit des causes de la fausse et de la vraie plique , indiquer les moyens les plus sûrs pour rendre cette maladie la plus rare possible , si non pour empêcher complètement sa réapparition. La cure prophylactique est donc ici de la plus haute importance , car de son administration convenable dépend ce résultat immense qui détournerait de la nation entière un de ses plus grands fléaux. Pour atteindre ce but, il se présente plus d'obstacles qu'on ne le penserait d'abord ; car on a à lutter contre des préjugés invétérés , qui ont pris racine dans la classe d'individus auxquels il est très-difficile de faire entendre la voix de la raison , et qu'on a à détruire les habitudes vicieuses que l'indigence et les localités du pays ont rendu presque indispensables.

La plus grande part , dans l'accomplissement de cet œuvre si important , est réservée aux seigneurs , aux propriétaires des campagnes et aux curés des villages de la Pologne. Les premiers tâcheront , autant que possible , d'améliorer le sort de leurs paysans , de leur donner des habitations commodes , bien aérées , élevées sur un terrain sec , construites en briques , ou en bois bien recrépi , en évitant de faire entrer dans leur composition les terres argileuses , qui paraissent avoir une influence si délétère sur la santé. Les curés auront une tâche plus difficile à remplir , comme ayant le plus d'ascendant sur l'esprit de nos paysans ; ils sauront le mieux leur faire cette médecine morale , capable d'éclairer leur esprit sur la vraie nature de la plique.

Les médecins et les magistrats , qui veillent à la santé publique , doivent réunir leurs efforts pour faire sentir au gouvernement la né-

cessité absolue de la construction , dans diverses parties du royaume , d'hôpitaux spécialement destinés à recevoir les pliqueux de tout sexe et de tout âge , dont l'examen serait confié aux médecins éclairés. On prendra des mesures convenables pour que les paysans et les personnes atteintes de la plique et privées des moyens pour se traiter chez eux soient obligés de se rendre dans ces hôpitaux , immédiatement après l'apparition de cette maladie , et même des symptômes qu'elle feraient présumer.

Nul doute que des établissemens pareils , dirigés par des personnes éclairées , par des médecins zélés pour les progrès de la science et le bonheur de l'humanité , que le gouvernement chercherait encore à encourager par des prix pour les découvertes les plus importantes ; que ces établissemens , dis-je , dont l'urgente nécessité se fait sentir depuis long-temps en Pologne , rendraient des services inappréciables à ses habitans , et qu'ils contribueraient le mieux à conduire à des connaissances plus positives sur la nature de la plique. Mais malheureusement aucun établissement semblable n'existe en Pologne, où les malheureux paysans , abandonnés à eux-mêmes , ne cherchent à se placer dans les hôpitaux que lorsque la maladie a fait de grands progrès , ou quand elle s'est compliquée avec des affections d'un autre genre.

Avant que cette crise salutaire pour la Pologne se soit opérée , traçons en peu de mots la marche la plus convenable à suivre dans le traitement de la vraie plique. L'indication la plus importante à remplir, est de rendre à la sérosité du sang sa liquidité naturelle. Une diète sévère , peu nourrissante , consistant en alimens du règne végétal ; des boissons copieuses , *dissolvantes* , comme les décoctions de chicorée sauvage , de chiendent , de tussilage , de pissenlit , de fume-terre , etc. , devront donc être mis en usage dès que les symptômes mentionnés plus haut feront présumer la prochaine apparition de la plique. Le docteur *Hoffmann* recommande surtout l'emploi du nitrate de potasse , comme le plus propre , suivant ses observations , à

rendre au sang sa liquidité primitive. Il le prescrit conjointement avec les boissons légèrement diaphorétiques, en continuant l'emploi de ces médicamens pendant tout le temps de la durée de la plique, et même quelques semaines après son développement complet.

Tous les praticiens ont observé, dans cette maladie, de bons résultats de l'emploi des médicamens diaphorétiques et diurétiques, surtout lorsque les douleurs deviennent plus fortes. C'est dans cette intention qu'on a recommandé l'usage du camphre, du gâiac et des antimoniaux. Le soufre doré d'antimoine a paru à M. *Hoffmann* le plus propre à exciter dans cette maladie l'action des reins : il le donne à la dose d'un grain deux fois par jour.

Quant aux effets provenant de l'usage externe et interne de l'herbe et de la poudre de lycopode, réputé comme spécifique contre la plique, ils sont à peine appréciables. Nous avons vu souvent employer ce médicament conjointement avec la ciguë, dans l'hospice clinique de la Faculté de Varsovie, sans en voir aucune amélioration remarquable.

On ne cherchera point à calmer les douleurs de tête annonçant la prochaine formation de la plique par de lotion ni de fomentation froide de cette partie; elles pourraient sensiblement retarder, et même empêcher ce développement critique. Nous croyons même que les dérivatifs préconisés par plusieurs médecins, dans le but de soulager les malades, ne sauraient être mis en usage sans inconvénient.

Dès qu'on aura aperçu que les cheveux commencent à s'accoler à leur base et à s'entrelacer, on mettra le malade, autant que possible, à l'abri du refroidissement, non pas en chargeant sa tête d'enveloppes et de bonnet, dont la pression rendrait l'agglutination des cheveux plus intime et plus compacte, mais en entretenant dans la chambre du malade une température convenable, et en lui donnant des boissons chaudes et diaphorétiques. Avant que la plique

parvienne à l'état de maturité complète , elle doit être abandonnée à elle-même ; elle ne réclame aucun soin extérieur , si ce n'est en cas de vermine , assez fréquente chez les enfans et chez les personnes malpropres atteintes de cette maladie. Des fomentations tièdes avec de l'esprit-de-vin camphré , ou un peu d'huile essentielle, d'anis , par exemple , des lotions avec la décoction de cévadille rempliront cette indication.

Quand même nous partagerions l'opinion des médecins , pour lesquels toutes les pliques ne sont que des désordres locaux des cheveux , nous ne dirons pas , avec plusieurs d'entre eux , que leur section puisse toujours être faite sans danger , et que ce soin dût être confié aux barbiers et aux perruquiers. Que la plique soit fausse ou vraie , sa séparation du cuir chevelu ne doit être faite qu'après son examen attentif de la part du médecin éclairé. S'il est parvenu à s'assurer qu'elle est fausse , il suivra encore , pour la reséquer , les mêmes préceptes que si elle était vraie : si , au contraire , il la juge être vraie , il cherchera à distinguer si elle est arrivée à sa parfaite maturité. La cessation complète des symptômes généraux lui feront déjà présumer la présence de cette époque ; mais ce n'est qu'après que les cheveux , nouvellement poussés sous les masses pliquées , présenteront les caractères qui leur sont naturels , dans l'étendue d'un ou de plusieurs pouces , qu'il pourra avoir plus de certitude à cet égard. Il est encore important de faire observer que les parties des cheveux nouvellement poussées , toutes saines qu'elles puissent paraître , peuvent encore contenir , dans leurs interstices , cette matière morbide , visqueuse , qui , dans la suite de la maladie , étant devenue moins abondante et moins onctueuse , n'a point produit l'accolement des cheveux. Pour s'assurer si cela n'existe pas , il est prudent de suivre le conseil donné par M. le docteur *Czekierski* , qui consiste à serrer avec une ligature de soie une portion des cheveux nouveaux , dans l'épaisseur d'un pouce , et de les laisser dans cet état pendant deux ou trois jours. Si , après ce temps , la ligature étant coupée , les

cheveux qu'elle comprenait ne se trouvent point accolés, on peut procéder à la section de la plique presque en toute sécurité : dans le cas contraire, il est raisonnable de différer l'opération.

Cette section de la plique ayant été jugée sans inconvéniens, il est encore prudent de le faire en plusieurs temps, afin de mieux observer les suites de cette ablation partielle. On aura toujours soin de garantir contre le froid les parties du cuir chevelu mis à nu, jusqu'à ce qu'elles se soient recouvertes de poils suffisamment longs et épais.

Quelle devra être la conduite du médecin en cas de quelques suites fâcheuses survenues à la section imprudente de la plique? Sans doute, le traitement général devra être encore le même que nous avons fait connaître, car on aura à combattre la même cause morbide; mais il devra nécessairement être modifié suivant la gravité des accidens et la nature des organes dans lesquels ils seront survenus. L'expérience et la sagacité du médecin lui serviront, dans ces cas, de guide infiniment plus sûr que tous les préceptes théoriques que nous pourrions donner ici, et qui ne sauraient être applicables qu'à un nombre de cas très-circonscrits.

HIPPOCRATIS APHORISMI

I.

Vita brevis , ars longa , occasio præceps , experimentum fallens ,
judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere quæ
oportet facientem , sed etiam ægrum , et præsentem , et externam.
Sect. 1 , aph. 1.

II.

Quæ ducere oportet , quò maximè vergant , eò ducenda , per conve-
nientia loca. *Ibid. , aph. 21.*

III.

Quibus crisis fit , iis nox ante exacerbationem gravis est ; sequens
verò levior plerumque *Sect. 2 , aph. 13.*

IV.

Duobus doloribus simul obortis , non in eodem loco , vehementior
obscurat alterum. *Ibid. , aph. 46.*

V.

Circa puris generationes , dolores et febres magis accidunt , quàm
ipso facto. *Ibid. , aph. 47.*

VI.

Non febricitanti appetitus dejectus , et oris ventriculi morsus , et
tenebrosa vertigo , et os amarescens , sursùm purgante opus esse ,
indicat. *Sect. 4 , aph. 17.*

VII.

Si mulieri purgationes non prodeant , neque horrore , neque febre

superveniente , cibi autem fastidia ipsi accidant ; hanc in utero gerere putato. *Sect. 5, aph. 61.*

VIII.

A pleuritide peripneumonia, malum. *Sect. 7, aph. 11.*

IX.

A sanguinis sputo , puris sputum, et fluxio. Postquam autem sputum inhibetur , moriuntur. *Ibid., aph. 78.*

X.

Quæ medicamenta non sanant , ea ferrum sanat. Quæ ferrum non sanat , ea ignis sanat. Quæ verò ignis non sanat, ea insanabilia existimare oportet. *Sect. 8, aph. 6.*

superficies, ubi autem laticia ipse accipit; hanc in altera parte
putat. Sec. 5. v. 6.

VIII

A pleuritis peripneumonia, insula. Sec. 7. v. 10.

IX

A sanguis spissus, puris spissus, et hanc spissam materiam
tunc inhibetur, moriturus. Ibid. v. 8.

X

Quae medicamenta non sanant, ea ferunt sanari, tunc sanum non
sanat, ea igitur sanant. Quae vero ignis non sanant, ea inflammabilia sanant.
more oportet. Sec. 8. v. 6.

Quae medicamenta non sanant, ea ferunt sanari, tunc sanum non
sanat, ea igitur sanant. Quae vero ignis non sanant, ea inflammabilia sanant.

Quae medicamenta non sanant, ea ferunt sanari, tunc sanum non
sanat, ea igitur sanant. Quae vero ignis non sanant, ea inflammabilia sanant.

Quae medicamenta non sanant, ea ferunt sanari, tunc sanum non
sanat, ea igitur sanant. Quae vero ignis non sanant, ea inflammabilia sanant.

Quae medicamenta non sanant, ea ferunt sanari, tunc sanum non
sanat, ea igitur sanant. Quae vero ignis non sanant, ea inflammabilia sanant.